

Laval théologique et philosophique



FALISE, Michel, RÉGNIER, Jérôme, *Économie et foi*

Raymond Lemieux

Volume 50, numéro 2, juin 1994

Hommage à Edward Schillebeeckx

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400863ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400863ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lemieux, R. (1994). Compte rendu de [FALISE, Michel, RÉGNIER, Jérôme, *Économie et foi*]. *Laval théologique et philosophique*, 50(2), 459–460.
<https://doi.org/10.7202/400863ar>

rappelle d'abord que la rareté des passages évoquant cette maternité ne doit pas faire oublier que la référence à la paternité de Dieu ne connaît pas, non plus, dans la tradition d'Israël la faveur qui est la sienne dans d'autres religions de l'époque. Il offre aussi des explications à ce phénomène et il termine en s'interrogeant sur la « vérité » de ce langage paternel-maternel.

Si le langage maternel semble métaphorique, ne pourrait-on pas dire que le langage paternel peut être pris au sens propre ? Invoquant Thomas d'Aquin et se référant à la situation du Nouveau Testament, l'auteur propose ici une conclusion qui n'atteint pas la clarté habituelle de ses propos. Peut-être lui faudrait-il élargir sa compréhension de la métaphore et en reconnaître l'influence même là où la comparaison n'est pas explicitée.

Si le dernier chapitre, sur l'incomparabilité de Dieu, offre un travail honnête sur une question souvent négligée, il n'y a pas lieu de s'y attarder ici et je terminerai par quelques mots sur le chapitre réservé au thème du Dieu caché.

Suggéré par les réflexions de Pascal, ce thème est abordé ici d'une façon un peu surprenante. À ce qu'il semble, Pascal s'y est attaché pour sa signification dans l'expérience de foi. Il est donc permis de se demander en quoi la comparaison avec des images apparentées mais pas toujours de même signification, comme « Dieu oublie », « Dieu rejette », « un Dieu lointain » ou « le silence de Dieu », peut permettre de dégager un sens interpellant pour le lecteur d'aujourd'hui. Il aurait peut-être mieux valu exploiter davantage la constatation mise de l'avant à propos de la différence de position dans les psaumes et la tradition prophétique. L'auteur fait en effet bien ressortir comment pour les psaumes Dieu ne se cache pas en raison du péché de l'homme, alors que pour les prophètes ce geste de Dieu semble être la réponse au péché et à la désobéissance.

Malgré quelques petites réserves, soulignées par la qualité générale du livre, il convient de recommander la lecture de cet ouvrage sobre et bien documenté. Je me permets finalement d'avertir le lecteur éventuel qu'il trouvera parfois que l'auteur fait un usage minimal de la ponctuation, surtout dans le cas des incises en début de phrase, qui ne sont presque jamais isolées par une virgule. Cela prête parfois à confusion, par exemple : « À entendre Pascal Dieu se

cache dans la nature [...] » (p. 92), ou : « À la suite de K. Barth G. von Rad affirme [...] » (p. 109).

Jean-Claude BRETON
Université de Montréal

Michel FALISE et Jérôme RÉGNIER, *Économie et foi*. Coll. « Parcours / La Bibliothèque de formation chrétienne ». Paris, Éditions du Centurion ; Montréal, Éditions Paulines, 1993, 128 pages.

Ce petit livre, issu d'une collection à vocation éducative, est une remarquable synthèse de la pensée catholique contemporaine en ce qui regarde les rapports complexes entre foi et économie. Il puise largement dans la doctrine sociale de l'Église telle qu'élaborée depuis un siècle mais ces rappels, loin de ressembler à des répétitions, en renouvellent la pertinence pratique par des recours constants à l'expérience.

Son argument est formulé dès le premier chapitre : « L'économie appelle l'éthique ». Jusqu'à la dernière page, ce sera son leitmotiv : « la pratique de l'économie peut et doit être une éthique » (p. 123), ne serait-ce que par pur humanisme (ce que montre bien, par ailleurs, la situation contemporaine : l'effondrement du soviétisme et la perte de contrôle du capitalisme mondialisé). L'éthique n'est pas une dimension aléatoire de la vie économique : elle seule en garantit le développement harmonieux, au service des humains. Au-delà de l'« éthique périphérique », celle qui travaille à corriger les excès de comportements déréglés, il faut donc une « éthique intégrée » qui questionne directement les finalités des décisions et les choix à effectuer par les acteurs sociaux. Le texte balise les chemins d'une telle éthique, encore loin d'être réalisée certes mais en construction, du côté de l'entreprise, du travail, de l'emploi, de l'argent, des rapports personnes-sociétés et de l'économie internationale.

Le tout forme un ensemble tout à fait pertinent qu'on rêve de voir entre les mains des étudiants, particulièrement ceux qui prétendent à des fonctions de leadership dans l'opinion publique. À une époque où les réalités économiques prennent tant de place dans nos vies, il nous paraît essentiel également à toute personne qui veut mieux s'approprier le sens de son existence.

Notre seul regret, devant un tel outil, est encore sa timidité — moins celle des auteurs que celle de la

réflexion chrétienne contemporaine elle-même — dans le traitement du capitalisme mondialisé, d'une part, et de la théologie de l'économie à laquelle il nous introduit, d'autre part.

S'il est vrai que les rêves de restauration d'empires semblent balayés d'une Église qui n'est plus en position de pouvoir sur les sociétés, ne serait-il pas temps, dans une théologie prophétique sinon dans des documents magistériels, de commencer à pratiquer une critique radicale des systèmes qui prétendent régler la vie humaine par leur seule logique, en tout premier lieu le système capitaliste, puisqu'il domine actuellement le monde pratiquement sans contestation ? Les apories du libéralisme mondialisé légitiment largement les appels à l'éthique, mais sont-elles si évidentes, dans un monde où les pratiques économiques « vont sans dire », pour qu'on ne se contente pas de l'« éthique périphérique », ce que Tocqueville appelait la « domestication de l'égoïsme » ? À l'heure où le prix Nobel est attribué à des économétristes qui ont réussi l'exploit de démontrer mathématiquement la « rationalité économique de l'esclavage » et de prouver qu'à tout prendre, l'esclave américain du XVIII^e siècle était plutôt bien traité car, tout comme le bétail, il était considéré comme un bien de production économique (*The New*

York Times, 13 octobre 1993), il nous semble qu'une telle critique ne serait pas superflue.

Les systèmes, qu'ils soient capitalistes ou socialistes, voire sociaux-chrétiens, ont tendance à présenter le bonheur comme le résultat ineffable de la seule « gestion des choses ». Ils troquent le désir pour la technocratie et font de l'humain le rouage d'une machine. Certes ils peuvent être utiles au développement mais laissés à eux-mêmes, sans éthique, ils ne peuvent qu'exacerber leurs effets pervers et provoquer l'effacement, sinon carrément la destruction de l'autre. Il y a là une logique à dégager des fonctionnements contemporains, tant du côté des économies locales qu'internationales, si on veut enfin sortir de l'« enfermement déterministe et déshumanisant » (p. 123). La critique des systèmes ne peut jamais être négligée, non pas pour leur opposer des idéologies de remplacement, mais pour les ouvrir à l'humain.

La foi, dans un tel contexte, ne peut plus être pensée comme l'appropriation d'un privilège mais ne peut qu'être proposée comme la mise en œuvre d'une responsabilité, celle qui consiste à témoigner de l'autre — ce représentant de l'Altérité — et à introduire l'humanisme là où, bien souvent à l'insu des acteurs sociaux devenus rouages d'un système, sévit le déterminisme.

Raymond LEMIEUX
Université Laval